

**"De l'Ecole des Cadres de MANIGOD au Camp de Concentration de Mathausen"**

—o0o—

Voici une histoire que nous avons apprise plus de 40 ans après.

Il s'agit de l'aventure tragique de Louis Robert BASTIAN<sup>(1)</sup> et de deux de ses camarades Charles ROCHE et Fernand MAREL, arrêtés par les Allemands à SUR-les-BOIS<sup>(2)</sup> le 12 Janvier 1944 à l'issue du premier stage de l'Ecole des Cadres à MANIGOD<sup>(3)</sup>.

Dans ce récit, frappant par son authenticité, on appréciera la restitution fidèle de l'ambiance de l'époque et de l'état d'esprit qui animait les stagiaires dont la plupart rejoindront Glières.

On appréciera aussi, non sans reconnaissance l'intelligence, le courage et la résolution de notre ami, comme de ses compagnons, pour qu'en aucun cas la sécurité de la Résistance locale ne puisse être déjouée.

On sait le prix à payer, évoqué pudiquement par ces simples mots : "Je fus déporté au camp de concentration de Mathausen.

Louis JOURDAN

(1) sans parenté avec le Lieutenant Pierre BASTIAN

(2) à mi-chemin entre THONES et ANNECY

(3) camp choisi pour ses qualités et son emplacement, commandé par A. METRAL

**Témoignage de Louis Robert BASTIAN arrêté par les Allemands à la sortie de son stage à l'Ecole de Cadres de MANIGOD au début Janvier 1944 :**

Réfractaire au S.T.O., recherché par les gendarmes, délogé du maquis du Môle par les troupes italiennes fin Mai 1943, j'avais trouvé refuge dans une ferme de la commune de La Muraz (montagne Le Salève).

L'avant-veille de Noël, mon père muni d'une bicyclette, vint me chercher pour passer les fêtes en famille. Mes parents tenaient le café des Quatre Nations, route de Mornex à Etrembières (plus couramment appelé "Chez Dumas"). Mon chef de résistance de l'époque René Grenat qui habitait juste en face, vint me trouver et me demanda de me tenir prêt à partir pour quelques jours en prévoyant des vêtements de rechange et nécessaire de toilette.

Je partis avec lui à sa ferme. Avec son frère Léo, Jean Ramu (de Gaillard), Fernand Marel et Charles Roche (deux Marseillais du maquis de Boège), nous prîmes place à l'arrière de sa camionnette bâchée et fûmes transportés à Sur les Bois à Annecy-le-Vieux. Là, un autre véhicule identique nous récupéra et dans les mêmes conditions nous achemina jusqu'à Manigod où nous retrouvâmes d'autres camarades. Un guide nous prit en charge et nous conduisit de nuit par un chemin escarpé et dans la neige jusqu'à un chalet. (J'appris par la suite qu'il s'agissait du chalet de la Cola). J'y retrouvai une vieille connaissance en la personne de Jean Tassan avec qui j'avais joué au football à l'U.S. Annemasse. Nous devons être environ une trentaine de gars réunis en ce lieu.

**Le stage :**

Après nous avoir souhaité la bienvenue, notre chef, le Lieutenant Joubert (Jourdan) nous donna la raison de notre présence en cet endroit. Désignés par nos chefs respectifs, parce que susceptibles de remplir dans les meilleures conditions les responsabilités qui nous incombaient, nous allions devoir nous familiariser avec l'armement, faire des exercices de combat, apprendre à commander, transmettre à nos compagnons lors de notre retour dans nos secteurs, ce que nous aurions appris, afin d'être prêt pour lutter efficacement auprès de nos alliés dont le débarquement était imminent.

Nous fîmes connaissance de nos instructeurs : le sergent-chef Humbert et le sergent Nollin. Il nous fut demandé de nous inscrire sous un faux nom (je m'inscrivis sous celui de Robert Le Goff). Nous perçumes des vêtements militaires kaki que nous revêtîmes de suite. Le chef Helfgott était chargé de nous instruire sur les armes. La mitrailleuse STEN retint particulièrement l'attention. Les autres étaient des fusils mitrailleurs, mousquetons, révolvers, grenades. Je n'ai pas souvenir d'une mitrailleuse, néanmoins, en ce qui me concerne, je la connaissais déjà car nous en avions une au camp du Môle (Hotchkiss) et j'en garde un certain souvenir, car ayant transporté l'encombrant piétement (23 kgs, si mes souvenirs sont exacts) en montagne et à travers bois, c'est exténué que je suis arrivé au chalet que nous avions construit nous-mêmes avec des sapins que nous avions abattus, chalet que nous devions occuper le lendemain du jour où nous avons été attaqués.

Nous apprîmes le maniement de ces armes, l'entretien, le démontage, le remontage. Nous devions, disait le chef, pouvoir le faire les yeux bandés, ce qu'il faisait lui-même.

- Petite anecdote - "Lors d'un de ces exercices, l'un de nous lui signifia qu'ayant remonté le F.M. celui-ci marchait quand même alors qu'il manquait une pièce. Il n'apprécia pas tellement il me semble quand après avoir vérifié, il lui fut répondu qu'il manquait l'appareil pour tir contre avion".

Nous nous exerçâmes au lancer des grenades, à leurs destinations offensives ou défensives. Les explosifs furent en évidence. Il s'agissait surtout du plastic, de son efficacité, de la facilité de son emploi très malléable (malheureusement, il n'y en avait pas lors de ce stage). Il nous fut expliqué comment s'en servir, la façon de le placer sur les obstacles à détruire, les différentes façons de mise à feu - cordon Bicford - fil électrique relié à un explosif - crayons allumeurs dont la couleur donnait le temps imparti entre la période où par la pression, nous écrasions le bout et l'explosion. Dans le cas où plusieurs charges devaient exploser en même temps, elles pouvaient être reliées entre elles par du cordon détonnant. Des exercices eurent lieu sur le terrain, de jour, de nuit, attaque, décrochage, embuscade ; un ancien légionnaire nous apprit quelques prises de combat à main nue. Il nous fut expliqué comment baliser un terrain en prévision de parachutages, signaux lumineux la nuit, fumée le jour. Nous eûmes des cours de secourisme pour les premiers soins à donner. Lors d'un cours de science médicale, m'étant dévêtu, je me retrouvai crayonné de toutes parts. Des causeries eurent lieu sur l'avenir du pays après la victoire (discussions très controversées). Nous eûmes des visites de chefs de résistance très importants : les capitaines Xavier (parachuté de Londres), Anjot (Bayard), les lieutenants Morel (Tom), Bastian (Barrat), etc... Il fut évoqué l'action du Général de Gaulle, de la considération qu'il avait réussi à obtenir auprès de nos alliés grâce à l'armée de libération qu'il avait pu former avec ceux qui l'avaient rejoint, la résistance sur laquelle il comptait également pour l'aider à rendre à la France par notre courage, notre patriotisme, notre dignité, la place qu'elle n'aurait jamais dû quitter "celle de l'honneur". Il nous fut expressément recommandé d'être très prudents, vigilants et discrets, de n'agir que sur des ordres émanant de nos supérieurs.

La nourriture au maquis du Môle était assez juste. Il n'en fut pas de même à Manigod où nous étions très bien ravitaillés qualitativement et quantitativement. Je garde en mémoire le souvenir d'excellents reblochons que chaque jour l'on nous servait copieusement.

La dernière soirée avant notre retour en nos lieux respectifs fut particulièrement émouvante. Nous ayant rappelé l'importance de notre mission et les risques encourus, nos chefs nous souhaitèrent bonne chance. Nous savions qu'un grand nombre d'entre nous y laisserait leur peau. Formant une chaîne de nos mains reliées, nous chantâmes "Ce n'est qu'un au revoir mes frères" et c'est dans cette atmosphère particulièrement prenante que, sans dire un mot, nous allâmes nous coucher les larmes aux yeux. (Je n'oublierai jamais cette extraordinaire soirée).

Ainsi prit fin le stage. J'en garde un très bon souvenir. Je suis persuadé de son utilité, malheureusement un peu trop limité dans le temps. Nous l'avons quitté, investis du rôle important que nous avons à jouer, du sens de nos nouvelles responsabilités, conscients de ce que nous pouvions apporter, et désireux de ne pas décevoir ceux qui avaient placé leur confiance en nous. Convaincu de la grande force que représentait la résistance, son organisation, sa discipline qui régna continuellement au sein de ce groupe, ces maquisards se séparèrent gonflés à bloc.

#### 5 Janvier 1944 - L'arrestation :

Le retour devait s'effectuer dans les mêmes conditions qu'à l'aller. Après être descendu à Manigod, le véhicule qui nous avait transportés nous prit à nouveau en charge, plus un Espagnol ayant également participé au stage. Nous fûmes, comme lors du départ, déposés à Sur les Bois à Annecy-le-Vieux. Hélas, l'autre véhicule devant nous récupérer n'était pas là. Nous voici donc sur cette route déserte, assez tôt le matin, en plein hiver ; il ne faisait pas chaud. Ayant attendu en vain un laps de temps, le froid aidant, nous perdîmes patience. Léo Grenat qui faisait fonction de chef de groupe, décida que nous devons rentrer par nos propres moyens. Nous nous mîmes en route en direction d'Annecy dans l'intention de prendre le train. Après avoir parcouru une certaine distance, nous arrivâmes en vue d'un grand virage dominant la ville. Débouchant de ce virage, une colonne allemande qui, nous le supposâmes, partait en manoeuvre. Léo Grenat qui, avec Jean Ramu et l'Espagnol marchaient en tête, dit : "Prenez à droite, nous on file".